

Ulysse Bouvet-Gerbettaz

Premier directeur de l'orphelinat de Mélan-Taninges

Période 1923 - 1946

Souvenir recueillis par Fernand Deschamps auprès de Madeleine et Lucienne Bouvet

Homme de conviction

Né le 13 mars 1885 à Habère-Lullin, il fréquente l'école communale en élève doué, mais polisson. (Ne fait-il pas l'école buissonnière pendant plusieurs jours ?) Puis il rentre au collège de Thonon grâce à sa grand-mère Madeleine, personne très connue dans toute la vallée. L'histoire dit qu'un jour la grand-mère sort de sa poche une petite bourse pleine de louis d'or en disant : "C'est pour Ulysse afin qu'il puisse faire des études supérieures."

Brillant élève, il présente et réussit, le plus jeune du département, le concours de l'école normale de Bonneville. À sa sortie, il est nommé professeur de mathématiques au collège de la Place des Arts de Thonon. Malheureusement son père, charpentier, tombe d'un toit et reste paralysé. Ulysse demande sa mutation à Habère-Poche afin de pouvoir aider sa mère à la ferme familiale. Tous les jours après sa classe il prend son vélo pour rejoindre Habère-Lullin et effectuer les travaux agricoles. C'est Habère-Poche qui lui apporte l'amour avec une jeune institutrice au doux prénom d'Artémise. Afin de faire le point et d'acquiescer la certitude de son amour, Artémise demande un poste à Fillinges pour vivre l'éloignement. Tout rentre dans l'ordre, et en 1911 Ulysse Bouvet épouse Artémise Félicité Fivel. Ils vécurent heureux et eurent trois enfants : Edmond, Lucienne, Madeleine.

M. Bouvet, socialiste, libre penseur, a cette force viscérale des hommes de conviction pour qui intégrité

et justice sont règles de vie. Il prouve cet état d'esprit en s'impliquant dans une affaire "médicale" de la vallée. Une religieuse du couvent de La Roche, contaminée par la typhoïde, revient en catimini se faire soigner dans sa famille à Habère-Poche. C'est le curé qui discrètement lui fait des piqûres. D'autres cas de maladie se déclarent. Ulysse Bouvet a remarqué que tous les malades habitent à proximité des deux ruisseaux de la commune.

Devant la gravité de la situation il demande aux docteurs Lapiné et Lochon de venir étudier le problème. Ceux-ci prennent l'affaire en main et constatent une épidémie de typhoïde. Ils mettent en place les moyens d'urgence et jugulent rapidement la maladie. Pour clore l'affaire, Ulysse Bouvet apostrophe le pauvre curé Mollard, le mettant en face de ses responsabilités, lui qui a cru bien faire en voulant cacher la maladie et ne pas mettre en cause la communauté religieuse.



Ulysse Bouvet

Constitution d'un dossier d'admission à l'orphelinat de Mélan (1931)

C'est une partie très intime de la vie d'un orphelin que la constitution de son dossier d'inscription. Albert Pertin nous a autorisés à montrer ses documents. Ils sont identiques à ceux de tous les orphelins qui sont pris en charge par des orphelinats.

- Pièce n° 1 : envoi du dossier d'admission d'Albert Pertin fait par la mairie d'Annemasse à l'attention du directeur de l'orphelinat de Mélan.
- Pièce n° 2 : du 11 août 1931, lettre du maire d'Annemasse adressée au préfet, indiquant l'urgence de ce dossier.
- Pièce n° 3 : du 26 août 1931, lettre de M. Bouvet directeur de Mélan, au préfet, demandant la présentation du dossier d'admission à la commission.
- Pièce n° 4 : du 15 septembre 1931, lettre de la maman d'Albert écrivant au préfet en s'inquiétant du dossier d'inscription.
- Pièce n° 5 : lettre envoyée par la préfecture à Mme Pertin précisant que le dossier d'Albert sera examiné à la commission du 24 septembre 1931.



Goûter au Praz-de-Lys.

Oudin tourne le dos, d'un geste rapide, elles mettent une cuillère de compote dans l'assiette du puni ; pour lui, c'est une aubaine, il se dépêche d'avalier la manne providentielle.

Aux suppressions déjà énoncées vient s'ajouter celle, terrible de conséquences pour l'enfant, la privation de vacances ; lorsque celles de Noël sont prises, viennent celles de Pâques, puis les grandes vacances. Heureusement, je n'ai pas été jusque-là, ce qui n'empêche pas qu'à chaque départ, de nombreux camarades ne font pas partie du voyage. C'est pour moi une angoisse à chaque veille de départ lorsque nous nous rendons dans une salle de classe pour y recevoir la confirmation et le dernier conseil. Mon cœur bat très fort de peur que mon nom soit oublié. J'ai failli manquer le coche mais jamais je n'ai eu ce triste moment à vivre.

Je plains ceux d'entre nous qui succombent sous la hargne du surveillant ; souvent ce sont toujours les mêmes. À croire que leurs familles, enfin ce qui en reste, se moquent éperdument d'eux. Il me semble que lorsqu'un enfant est attendu on doit se renseigner sur ce qui lui arrive. Or, jamais je n'ai entendu dire qu'un parent soit venu demander des comptes et essayer d'obtenir une réduction de peine.

Une faute, très souvent involontaire, même si elle doit amener une sévère punition, ne doit en aucun cas enlever à l'enfant le bonheur familial.

Revenons au dortoir ! "À Mélan, il faut être propre." Je l'ai dit déjà, mais il arrive qu'un individu soit malade et continue à faire pipi au lit. Alors, pour cela, la solution est simple : faire deux dortoirs :

le dortoir des "propres" : 60 lits ;

le dortoir des "pissous" : 40 lits.

Cela paraît normal, bien sûr, ce qui l'est moins ce sont les quolibets, les sarcasmes des "êtres supérieurs" ; on ne mélange pas les torchons avec les serviettes ; même dans la cour ils se séparent, ne jouent généralement pas ensemble, inimitiés et bagarres sont monnaie courante. Misère à ceux qui en plus de leur fardeau déjà lourd ont à supporter l'indifférence des autres.

Ce problème, j'en ai eu peur ; il m'est arrivé de m'oublier au lit, rarement, mais cela m'est arrivé.

Quel est l'enfant qui n'a jamais connu l'angoisse de faire pipi au lit ? D'ailleurs il suffit qu'on nous menace pour que le malheur arrive. Un rêve, un coup de froid et les draps sont mouillés.

L'angoisse, je l'ai eue à plusieurs reprises, en me rendant compte de ce qui m'arrive. Je ne dors plus, ruminant comment me sortir de ce guêpier. Finalement je me rends compte qu'en frottant de ma cuisse l'endroit de l'accident, j'arrive à le sécher approximativement, et si la trace n'est pas trop prononcée, je change le drap du dessus en le passant dessous. Avec mille ruses de Sioux, j'échappe aux suites désagréables : punition, châtiment, menace de partir à côté dans le petit dortoir des pissous.

C'est dans ce système pénitencier que j'ai vécu pendant quatre ans. Les semaines succèdent aux semaines puis aux mois. Que de jours monotones, tristes à mourir, d'injustice et d'indifférence. Il faut néanmoins que je limite mes regrets, car de Mélan je suis sorti en 1938 ; je devais y rester jusqu'à 16 ans.

Merci à Reine Revuz de nous avoir prêté ce document. Nous regrettons que Jean Genoud-Duvillaret ne soit plus de ce monde pour partager avec nous la sortie du livre C'était Mélan.



Groupe de communiantes : à gauche M. Pinget.

Robert Candotti-Besson

Pensionnaire, Mélan, 1939-1946

Souvenirs
écrits par Robert Candotti-Besson

Nous étions trois enfants, René, né en 1927, Ginette et moi, jumeaux nés en 1930. Notre maman décède en 1934. Après quelques années, notre papa se remarie. Malheureusement, en 1939, il est tué dans un accident de la route. Sa veuve, qui ne nous aime pas, décide de se séparer de nous. Elle place René chez un boulanger, et ma sœur et moi à l'orphelinat de Mélan en octobre 1939. Je suis le seul survivant des trois enfants. De mon séjour à Mélan, je garde peu de bons souvenirs. Pour moi, seuls le directeur, M. Bouvet (et sa famille), et les instituteurs sont dignes de ma reconnaissance. Le personnel subalterne n'a pas ou peu de considération pour les enfants. Il est vrai que ces personnes n'ont aucune qualification éducative. Ils sont bien souvent originaires du voisinage. Ma sœur et moi, nous passons à Mélan sept années difficiles. Nous nous voyons peu (les garçons et les filles sont séparés dans l'établissement). Les enfants se plaignent des conditions de vie, et surtout de la faim. Les repas, peu copieux et de qualité médiocre, nourrissent mal les orphelins. La discipline est draconienne. Les hivers sont horribles : beaucoup d'enfants souffrent d'engelures. Il y a une épidémie de gale et de jaunisse. Je suis atteint de jaunisse et passe quelques jours à l'infirmerie tenue par Mlle Détraz. Le traitement consiste en une diète sévère : eau, bouillon de légumes non salé. Je suis tenaillé par la faim, Ginette m'apporte un peu de son maigre goûter. À son tour, elle contracte la maladie, je lui apporte un peu de mon goûter !

C'est la guerre, je revois les quantités de marchandises empilées dans un local près de l'infirmerie, et des conserves cachées dans les tables de nuit des enfants, pour parer à d'éventuelles rafles de "l'occupant". Par mesure d'hygiène, les garçons ont les cheveux coupés ras à la tondeuse, ce n'est qu'à partir de l'âge de quinze

ans qu'ils ont le privilège de pouvoir garder leurs cheveux plus longs. Mais ce privilège est fragile. À la moindre incartade, la punition est "la boule à zéro" comme à l'armée ! La discipline est telle qu'un groupe de grands, décidés à se venger, mettent sur pied un guet-apens envers un surveillant particulièrement enclin à ce genre de punition. Les garçons décident de réveiller le surveillant de garde au dortoir, de l'agresser, de le bâillonner, de l'attacher, de lui couper les cheveux et de s'enfuir. Hélas ! Cela n'a pas fonctionné comme prévu, le surveillant après avoir reçu quelques coups se débat, allume la lumière et reconnaît ses agresseurs.

Je veux dénoncer le comportement de certaines personnes chargées de l'encadrement, lors des travaux à la ferme, dans les champs, au jardin ou à l'entretien des locaux. Il faut savoir la suspicion permanente à l'encontre des enfants. Nous sommes sans cesse sur nos gardes.

Les garçons après quatorze ans sont, jusqu'à leur sortie à l'âge de seize ans, employés à la ferme, aux travaux de jardin. Ils ne peuvent prétendre continuer des études au cours complémentaire de Taninges, où les enfants des employés ont, eux, le droit de poursuivre des études. Donc, à quatorze ans, après le certificat d'études, je suis employé au jardin et à la serre, sous la coupe de M. Joseph Grange.

D'autres grands ont la rude tâche de travailler à la ferme, dirigée par M. Georges Grange et sa femme. Ils n'ont pas gardé de ce passage un très bon souvenir non plus.

J'ai eu la chance d'être désigné pour aller quotidiennement à Taninges chez les commerçants, faire les

J'entre à Mélan avec ma sœur Jeanine le 7 janvier 1947, j'ai 10 ans 1/2. Je retrouve mes petits frères Abel et Stéphane, déjà à Mélan depuis deux ans. Comment puis-je imaginer que j'y resterai jusqu'à 16 ans ? Pourtant les années passent sans trop de mal pour moi. Pour mes frères c'est différent. Abel a bien vécu son pensionnat, mais Stéphane, lui, a gardé beaucoup de frustrations. Il a 6 ans à son entrée à Mélan, c'est tellement jeune pour être coupé de sa famille. Avec ma sœur, nous nous sommes vite intégrées à la cinquantaine de filles présentes.



Famille Perret.

Les instituteurs sont des gens formidables et compétents, par contre nous avons vécu le défilé des surveillantes. Dès potron-minet, hop ! debout ! 6h30 c'est dur ! La toilette est du style toilette de chat : un coup d'eau sur le museau c'est suffisant car le soir nous avons "fait la grande" c'est-à-dire les pieds dans le lavabo, bien souvent à l'eau glacée. Il paraît que cela réchauffe ! La toilette terminée, vite nous sautons dans notre chemise, notre culotte, notre corset, notre

combinaison (munie d'une poche pour le mouchoir), puis nous enfilons la robe, le tablier, le gilet, les grandes chaussettes, et au boulot. Il faut faire son lit : quel casse-tête ! Chaque jour une présentation différente est exigée. Quel jour sommes-nous ? Lundi, ah ! Il faut l'ouvrir, laisser le drap du dessous et le polochon en place, plier en trois le drap du dessus, les couvertures et le dessus-de-lit, ensuite les placer au pied du lit. Le mardi, c'est autrement, etc.

Pour le ménage, le rite est immuable : une qui balaie, une qui passe la galère sur le parquet, l'autre qui époussette et remet les lits en ligne, car le soir après l'extinction des lumières, nous les rapprochons, histoire de papoter un peu sans faire trop de bruit. Une autre nettoie les lavabos, l'autre les WC et les escaliers, une autre ramasse les tas de balayures. Lorsque tout est en ordre, nous allons déjeuner.

C'est lundi, alors soupe. Quelle horreur, cette soupe ! Mardi cacao ! J'aime bien le cacao. Mercredi soupe, jeudi café, pas mal non plus le café, vendredi, samedi, encore la soupe. Ah ! la soupe de pois cassés, quel souvenir. Ils ont dû oublier "des trucs" là-dedans, car notre cuillère crisse dans le fond de l'assiette en alu quand nous brassons notre soupe. Je suis sûre que les jours où il y a un déjeuner avec tartines de beurre et cacao, les notes sont meilleures. Pour ma part cela me rend de bonne humeur. Les jours de soupe (quatre par semaine) il n'y a qu'une tranche de pain sec.

Quand c'est jour de fête je me revois, en train de rassembler tout le beurre au centre de la tartine pour n'en faire qu'une bouchée. Un régal. C'est pour cela qu'aujourd'hui je me rattrape sur le beurre, au diable le cholestérol ! Après le petit-déjeuner, petite récréation, puis trois heures de classe, ensuite, c'est l'éternel épluchage des légumes.

ses gros souliers, sa moustache, un peigne et une tondeuse. En moins de temps qu'il n'en faut pour réciter la table de multiplication, il nous met la boule à zéro et repart comme il était venu repoussant la porte qui se referme sur la fraîcheur du dehors. "Je m'appelle Olga, dit l'une des grandes filles, je suis chargée de faire votre toilette, déshabillez-vous !" Nous plongeons littéralement dans une grande seille en bois où l'eau est chaude à souhait. Olga s'approche avec le savon, un gant de toilette et une drôle de petite brosse poilue comme une chenille et entortillée comme un colimaçon.

- Ça, c'est une brosse de douche.

- Toi le plus grand tu peux te laver tout seul, tiens prends la brosse !

N'empêche qu'elle m'a quand même frictionné avec une certaine vigueur. Je m'en souviens encore aujourd'hui. Après ce bain, nous sortons de la chambre à lessive, pour traverser la cour et repartir à l'assaut des couloirs.

Nous empruntons le couloir des cuisines, un crochet à droite, trois marches à gravir et nous voilà dans le promenoir.

C'est un immense couloir d'une longueur interminable au plafond voûté d'une impressionnante hauteur. Un bataillon de fenêtres donnant sur le côté nord éclaire les lieux. À gauche plusieurs portes donnent successivement sur le réfectoire du personnel, celui des filles, la chambre 14 (une appellation qui doit dater d'un autre temps), une autre salle sans numéro, puis la classe de Mme Longeray et celle de Mme Cambet. Ici, on ne dit pas cours moyen, cours préparatoire, on dit cinquième classe, quatrième, etc. Nous revoilà dans la salle de chaussures des garçons. Je reconnais les lieux que j'ai aperçus en arrivant, puis nous entrons dans la loge du cordonnier. On se déchausse, M. Baud prend les mesures de nos pieds.

Nous essayons chacun une paire de sabots, ce sont en fait des souliers montants en cuir raide et épais, montés sur des semelles de bois. Le cordonnier prend l'une de mes chaussures, la retourne sur son enclume et met des clous sous la semelle.

Un travail d'artiste, une véritable chaînette en forme de fer à cheval se dessine sur le bois au gré des coups de marteau. Une chaîne médiane parfaitement

centrée, et le tour est joué. Du doigté, du coup d'œil, le marteau enfonce les cavaliers jusqu'à mi-hauteur et les couche d'un coup sur le bois.

Avec des chaussures pareilles, je suis prêt à affronter les pires intempéries. Nous mettons nos nouvelles chaussures. Je suis tout étonné du premier effet, ça fait un drôle de bruit, ça résonne, j'ai l'impression de marcher avec un morceau de bois collé à mes pieds.

L'heure de la récréation a sonné. La cour s'anime. Des enfants s'égayent et courent dans tous les sens. Un groupe se forme autour de nous.

"Vous êtes des nouveaux ? C'est l'heure du goûter. Il faut aller là-bas vers la surveillante." Nous nous dirigeons vers le fond de la cour. Sur le rebord de la fenêtre du réfectoire des garçons un immense panier est posé. À l'intérieur il reste encore quelques tranches de pain et des barres de chocolat. Nous avons droit chacun à une tartine et un "choc".

Ce sont les mots qui vont faire partie de notre vocabulaire dorénavant. Après une longue récréation, nous allons en étude. Dans une des classes de



Promenade au Lac de Roy - 1950.

Bien évidemment, en tant que Jacquemard, je connais l'existence de la chorale, mais à l'époque je n'imagine pas l'influence qu'elle a sur les enfants. Je prends conscience du phénomène "chorale" quand j'assiste au repas annuel des anciens à la salle des fêtes de Taninges.

Je vois et je ressens fortement l'impact qu'a eu M. Pignot sur les enfants de l'époque, quand les grandes personnes qu'elles sont devenues se regroupent autour de lui et chantent comme aux plus beaux jours de leur jeunesse, avec cette indéfinissable flamme qui brille dans leurs yeux.

Au cours de mes interviews je comprends la place prépondérante qu'a eue la chorale. La preuve en est donnée une fois de plus par la journée retrouvailles du 7 octobre 1990 à Amphion, où la plupart des anciens choristes sont présents. Marcelle Jacquier en a été l'organisatrice et la cheville ouvrière.

Comment est née notre chorale ?

(texte de Gisèle Gallay
extrait du bulletin "Voix unies")

En automne 1945 je suis encore une petite pensionnaire mêlée à beaucoup d'autres, quand un jour nous apprenons l'arrivée d'un nouveau surveillant pour s'occuper des garçons. Dans notre vieux monastère les faits de ce genre sont de grands événements qui éveillent notre curiosité.

Quelques jours plus tard avant le repas du soir, le rang traditionnel s'achemine en direction du réfectoire.

Comme d'habitude nous chantons pour passer le temps.

Dans notre vie monotone, nous cherchons toutes les occasions de nous évader un peu. Sous les couloirs voûtés nos chants résonnent.

Ce n'est peut être pas très beau, mais précisément ce soir-là le nouveau surveillant se promène dans le couloir. Il s'arrête, semble écouter, paraît agréablement surpris et quelques instants après notre surveillante nous transmet ses compliments.

De ce petit événement est née la chorale qui porte aujourd'hui le nom de "Voix unies de Mélan". Que de travail depuis, que de belles heures passées à chanter dans la joie et la bonne humeur ! Notre vie s'est transformée.

La chorale de Mélan, "Voix unies"

1945-1952

(manuscrit de Georges Pignot)

À l'automne 1945, je suis recruté à l'orphelinat de Mélan par M. Bouvet en qualité de "pion" pour surveiller les garçons. Ce poste devait me permettre de poursuivre des études supérieures par correspondance.

À mon arrivée à Mélan, je suis un peu surpris par l'austérité des lieux. Mais oh ! Surprise, un petit fait très agréable vint changer brusquement l'ambiance : sous les couloirs voûtés, de jolies voix enfantines résonnent agréablement. Étonné, je tends l'oreille pour mieux entendre, et je suis très impressionné.

Gisèle Gallay a raison, cette émotion profonde sera le point de départ de la chorale. Un premier essai

Mélan et la religion

Vision très contradictoire des souvenirs

Les trois directeurs, Messieurs Bouvet, Bouclier et Jacquet ont l'intelligence des gens d'honneur de ne pas entraver la pratique religieuse des enfants.

C'est aussi leur obligation administrative.

À l'entrée dans l'établissement, un formulaire rempli par les parents précise la religion pratiquée. La majeure partie est catholique, par conséquent les Mélanais et Mélanaises suivent les cours du catéchisme, à part des enfants de Taninges, et la messe du dimanche à 10 heures.



Jean-Pierre Albertino, sa sœur et Gérard Degenève.

La messe dominicale

Souvenirs de Fernand Deschamps

En tant qu'enfant de chœur de Taninges je vois chaque dimanche l'arrivée bruyante des Mélanais dans l'église. Ils viennent se placer dans leurs bancs réservés, situés devant le chœur (ce sont, comme on dit, les bancs de Mélan), encadrés par les surveillants qui prennent place dans les stalles.

Drapé dans mon aube blanche, je rigole sous cape quand je vois les Mélanais faire les imbéciles, le curé Boghain se fâcher et ordonner la punition traditionnelle : à genoux dans l'allée.



Entre autres, Madeleine, Denise, Michèle.

de la
HAÛTE-SAVOIE

ARRONDISSEMENT
de RONNEVILLE

OBJET :

Salle de catéchisme
pour les enfants
de l'Orphelinat de
Mélán

NOMBRE DE CONSEILLERS :
en exercice : 16
présents : 10
absents : 6

CAHIER

du Registre des Deliberations du Conseil Municipal

de VANNINGES

Séance du 18 avril 1937

L'an mil neuf cent trente sept, le dix huit avril du mois
d'avril, à neuf heures du matin, le Conseil
municipal, dûment convoqué, s'est réuni dans la salle consulaire de la Mairie
sous la présidence de M. Adelin Ferrier Maire.

Étaient présents : MM. Loppet adjoint, Gerdil Accuri,
Marcelly Jean Pierre, Burtin Alfred, Anthoine J.,
Pommier, Puthon, Lavanchy Auselme et Grangey Alphonse

formant la majorité des membres en exercice.

Absents : MM. Tubbod Louis, Burtin François, Ferrier Jean,
Grangey François, Simonet Alfred, Gerdil François
M. Grangey Alphonse, désigné par le Conseil a pris place
au bureau en qualité de secrétaire.

Monsieur le Maire, donne lecture et une lettre de
remerciements de Monsieur le Curé, pour le vote par
le Conseil Municipal d'une subvention de mille francs,
destinée à l'aménagement et une salle de catéchisme
pour les enfants de l'Orphelinat de Mélán.

Le Conseil municipal :

Décide que :
Tout en accordant la faculté de disposer d'un local
contigu à l'église communale pour y aménager
une salle de catéchisme destinée aux enfants de
l'Orphelinat de Mélán, la Commission maintient ses
droits de propriété sur le dit local.

Que les enfants de l'Orphelinat de Mélán, étant
beneficiaires de cet aménagement, les frais occasionnés
doivent être supportés par le Département.
Ainsi fait et délibéré lecture faite, les membres
présents ont signé.

Pour copie conforme
Le Maire
Adelin Ferrier

Le Maire de la commune de VANNINGES, certifie que le simple recto de la présente
délibération a été affiché à la Mairie de Vanninges, le 19 avril 1937, et qu'il a été
5 avril 1937, et à la date du 19 avril 1937, et qu'il a été
publié.



Par une belle journée ensoleillée d'octobre 1946, ma mère me conduit à l'orphelinat de Mélan pour une durée indéterminée. J'ai 6 ans.

Ce jour-là, il y a dans la cour des garçons une kermesse. Je fais la tournée des stands avec ma mère. Dans un de ceux-ci, sur une étagère, sont empilées des boîtes en fer formant un triangle. Le jeu consiste à faire tomber le plus de boîtes possible avec une balle de chiffons. Je joue avec plaisir, mais le temps passe, et l'heure de la séparation approche.

C'est en pleurs que ma mère me laisse dans la cour de l'établissement. Des grands viennent vers moi, m'entraînent sous le préau. Il y a déjà un attroupement de garçons attendant le combat de boxe organisé. Sans demander mon avis ils me jettent au milieu du groupe et je me trouve en face d'un blondinet, plus âgé que moi, semblant déjà posséder une certaine technique.

Je subis son attaque, j'essaie de me défendre en faisant de grands moulinets avec mes bras, mais peu efficaces. C'est ma première bagarre. Par contre je reçois des coups sur la tête, qui commencent à me faire mal. Je voudrais partir, mais je n'ose pas. Un grand, plus intelligent que les autres, fait cesser le combat, comprenant parfaitement mon inexpérience, Marcel devient mon parrain.

Il y a deux dortoirs, un pour les petits et un pour les grands. Je dors dans le grand à côté de Marcel. C'est lui qui me montre comment on doit faire son lit, se laver, se brosser les dents, s'habiller, plier son linge sur la table de nuit, vivre en communauté, enfin en un mot il fait mon éducation d'orphelin.

Même en grandissant, la facilité n'est pas de mise car les corvées, adaptées à l'âge, sont toujours existantes. Principalement le jardin et la ferme : en neuf ans, je les ai toutes effectuées.

Quand M. Marsile est de service, aïe ! aïe ! aïe ! ça chauffe dur lors des réveils, surtout l'hiver, quand nous sommes bien au chaud sous les couvertures. M. Marsile n'a pas encore la main sur l'interrupteur qu'il crie déjà avec son accent italien :

- Ma qui sé le darnier... ma qui sé... ma qui sé ?

À — Ma : nous repoussons draps et couvertures au pied du lit.

À — Qui : nous sommes hors du lit.

À — Sé : ce sont les corvées pour les "darniers".

Cette description semble exagérée, mais je vous assure que c'est la vérité. Entre nous, on en rigole maintenant, mais à l'époque, il n'en était pas question. Il faut dire qu'avec un seul surveillant pour 80 gamins et adolescents, une discipline rigoureuse est obligatoire.



Foot 1954-1955 - Debout de gauche à droite : M. Jacquet, Rastello, Clovis Cattaneo, Achille Vection, Jean-François Favre, Daniel Cuneo, M. Reymond. Accroupis de gauche à droite : André Pidelaz, Orsat, Bess, Mocelin, Trébillod, Jean-Claude Schmidt, J.-P. Bianchin.

Paul Simond

Pensionnaire, Mélan, 1950-1960

Souvenirs
écrits par Paul Simond

J'ai 6 ans, mon père vient de mourir, je rentre à Mélan. Au début j'attends avec impatience les journées de visite, afin de revoir ma maman, je suis heureux, mais chaque fois c'est le déchirement quand elle part. Comme les copains je m'acclimate au règlement.

C'est toujours pénible de se laver à l'eau froide, mais surtout d'être obligé de se montrer au surveillant afin qu'il vérifie si nous sommes bien lavés. Nous avons l'impression de perdre notre intimité.

Comme dit Jean-François, il n'y a que le zizi qu'il ne regarde pas. Qui dit règlement, dit respect des règles et bien sûr bêtises. La punition se solde par une corvée.

La plus simple consiste à ramasser l'herbe ou les cailloux dans les allées, mais la plus dure est sans contestation la corvée des WC.

Qu'elle est lourde, cette brouette avec son bidon d'excréments qu'il faut aller vider dans les raies labourées du jardin.

Nous avons notre soirée dansante une fois par mois. Les filles d'un côté de la salle, les garçons de l'autre. Le vieux pick-up Teppaz égrène des valse, des marches, de temps en temps un tango, mais



Équipe de foot.

jamais de slow. Ma passion est le football, et je me débrouille bien. Comme je suis gaucher, ma place à l'aile gauche n'est pas contestée. M. Coulon, ancien joueur et arbitre, m'emmène le dimanche avec lui quand il va arbitrer les matches de football. Il ne sait pas l'immense plaisir qu'il me fait. Que d'heures passées avec Thierry son fils, à taper dans le ballon sous le préau.

C'est à Taninges que je fais mes débuts d'apprenti coiffeur. Je ne sais pas quoi faire. On me détecte des aptitudes de boucher. Heureusement que les quelques coupes de cheveux effectuées sur les copains me cataloguent et influencent le choix de M. Jacquet qui me confie comme apprenti à M. Blanès. Comme j'ai plus de 16 ans, je suis placé par la DDASS chez M. et Mme Jamet (que je remercie). Mon passage à Mélan n'aura pas été négatif ; j'ai souffert du manque d'affection, mais j'ai appris la politesse, la droiture, le

respect des autres. Mélan aura été un tremplin pour affronter la vie. Si je n'ai pas fait mon service militaire, je pense que cette période mélanaise avec sa rigoureuse discipline l'a avantageusement remplacé.



Assemblée générale de l'Association des Anciens de Mélan, 1947.



Assemblée générale de l'Association des Anciens de Mélan, dans le cloître en 1962.

Tragique nuit du 5 au 6 mars 1967

Les anciens blessés au plus profond d'eux-même.

Ce sujet sera traité avec beaucoup de respect et de dignité, eu égard aux petites victimes.

Même à l'heure actuelle, Albert Pertin remercie les gens, car il n'oublie pas l'élan de solidarité de toute la population de Taninges ainsi que le travail exemplaire de la compagnie des sapeurs-pompier. Malgré son âge, il a encore des poussées d'adrénaline en évoquant le drame, lui qui a vécu en tant que président de "l'association des anciens" toute l'épopée des projets de l'orphelinat. Il se révolte et fustige avec juste raison les lenteurs administratives départementales et ministérielles de l'époque. Mais c'est bouleversé qu'il raconte ce souvenir :

Le feu, c'est quoi ?

Le jour de la catastrophe, dans l'après-midi, M. Delépine, directeur de la DDASS, me demande d'accompagner une équipe de la télévision italienne sur les lieux du sinistre. Alors que la fumée et des flammes sortent encore de l'amas de décombres aux 1^{er} et 2^e étage, nous constatons que le rez-de-chaussée est intact. Les voûtes ancestrales du vieux monastère n'ont pas subi de dégâts, alors que les étages, construits de poutres et de planchers, abondamment nourris par l'encaustique et d'autres produits d'entretien, ont flambé comme une boîte d'allumettes. Nous avons parcouru le long promenoir qui traverse tout l'établissement, pour rejoindre le cloître et la chapelle. Nous passons devant les cuisines, les réfectoires, les salles de classes, quand une porte entrouverte

attire notre attention. Par curiosité, nous rentrons. Nos regards se posent sur le tableau noir où figurent encore les inscriptions à la craie de la maîtresse, concernant la dernière leçon.

Le feu, c'est quoi ?

Les enfants ont inscrit leurs réponses : la cheminée, les flammes, le bois qui brûle, la beauté, les étincelles, la gaieté...

Terrible coïncidence ou prémonition que ce sujet traité la veille du sinistre. Nous restons de longues minutes silencieux, à méditer, avant que les opérateurs ne fassent leur travail, emportant vers l'Italie ces images bouleversantes.

Les obsèques des victimes ont lieu le 9 mars. Pour parer à tout acte de véhémence, un important service d'ordre est mobilisé. Gendarmes et gardes mobiles sont présents durant toute la cérémonie. Les anciens et les anciennes de Mélan, soit près de 500 personnes venues de toute la France et même de l'étranger, font le déplacement à Taninges. Le projet de reconstruction de Mélan est évoqué. Ils dénoncent tous le laxisme des autorités. Le ton monte. Albert Pertin qui conduit la délégation tente de calmer les esprits, en vain. La presse soulignera "les paroles de bon sens du président Pertin qui étaient apaisantes et conciliantes". Le 14 mars celui-ci a adressé une lettre à tous les conseillers généraux de la Haute-Savoie.

Monsieur le conseiller général,

Les membres de l'association des anciens élèves de Mélan, douloureusement éprouvés par la terrible catastrophe qui vient de les frapper, vous demandent de bien vouloir prendre de toute urgence les mesures qui s'imposent.



Cette photo a été prise un vendredi 13. A l'orphelinat de Tainings, il y a six semaines, c'était la fête...

LE FEU GUETTAIT CES ENFANTS

Ils étaient 116 enfants, 82 garçons et 34 filles de trois à quinze ans. Orphelins ou cas sociaux, ils avaient retrouvé au foyer départemental de Melan (Haute-Savoie) une joie de vivre. Et cette nuit du 5 au 6 mars, les Français, à la radio ou à la TV, écoutaient les résultats du premier tour des élections. La nouvelle d'un incendie passa inaperçue. Et pourtant, cette nuit-là à Melan, c'est l'horreur. Dès les vieilles charpepotes de l'édifice du XIII^e siècle, où était installé l'orphelinat, le

feu embrase tout; la poussière des vieilles ardoises brûle comme le poudre. Dans leurs dortoirs fermés à clé, les enfants sont prisonniers. Tout va trop vite. Du côté des garçons éloignés du toboggan de secours, la toiture s'effondre. Ceux qui survivent, se jettent par les fenêtres du deuxième étage. Quand virent les obsèques, des mamans et des grands-mères embrassèrent les cercueils l'un après l'autre; rien, dans la mort, n'avait permis de distinguer le corps de leurs enfants.

Au premier rang, au milieu et en blanc, Sonia, cinq ans, la seule petite victime du dortoir des filles. A sa gauche, Katie, trois ans, sauvée à la dernière seconde.



La cérémonie au cimetière de Taninges.